

## Mathieu 25, versets 14 à 30

*Il en sera comme d'un homme qui, partant pour un voyage, appela ses serviteurs, et leur remit ses biens. Il donna cinq talents à l'un, deux à l'autre, et un au troisième, à chacun selon sa capacité, et il partit.*

*Aussitôt celui qui avait reçu les cinq talents s'en alla, les fit valoir, et il gagna cinq autres talents. De même, celui qui avait reçu les deux talents en gagna deux autres. Celui qui n'en avait reçu qu'un alla faire un creux dans la terre, et cacha l'argent de son maître.*

*Longtemps après, le maître de ces serviteurs revint, et leur fit rendre compte.*

*Celui qui avait reçu les cinq talents s'approcha, en apportant cinq autres talents, et il dit : Seigneur, tu m'as remis cinq talents; voici, j'en ai gagné cinq autres. Son maître lui dit : C'est bien, bon et fidèle serviteur; tu as été fidèle en peu de chose, je te confierai beaucoup; entre dans la joie de ton maître.*

*Celui qui avait reçu les deux talents s'approcha aussi, et il dit : Seigneur, tu m'as remis deux talents; voici, j'en ai gagné deux autres. Son maître lui dit : C'est bien, bon et fidèle serviteur; tu as été fidèle en peu de chose, je te confierai beaucoup; entre dans la joie de ton maître.*

*Celui qui n'avait reçu qu'un talent s'approcha ensuite, et il dit : Seigneur, je savais que tu es un homme dur, qui moissonnes où tu n'as pas semé, et qui amasses où tu n'as pas vanné; j'ai eu peur, et je suis allé cacher ton talent dans la terre; voici, prends ce qui est à toi. Son maître lui répondit : Serviteur méchant et paresseux, tu savais que je moissonne où je n'ai pas semé, et que j'amasse où je n'ai pas vanné; il te fallait donc remettre mon argent aux banquiers, et, à mon retour, j'aurais retiré ce qui est à moi avec un intérêt.*

*Otez-lui donc le talent, et donnez-le à celui qui a les dix talents. Car on donnera à celui qui a, et il sera dans l'abondance, mais à celui qui n'a pas on ôtera même ce qu'il a.*

*Et le serviteur inutile, jetez-le dans les ténèbres du dehors, où il y aura des pleurs et des grincements de dents.*

**E**n ces temps de Covid, certains d'entre nous ont déjà beaucoup perdu et connaissent la maladie et le deuil. À côté de notre peine, au milieu de ces souffrances, nous nous demandons aussi comment va s'adapter notre société telle que nous la connaissons, et aussi comment vivre concrètement notre Église ces mois durant. Nous nous demandons comment « traverser cette mauvaise passe » alors que nos fonctionnements habituels sont impossibles. Sauvegarder ce qu'il y a à sauvegarder en minimisant la casse ? Peut-être penserions-nous devoir mettre à l'abri entre autres l'Église et son héritage théologique deux fois millénaires, pour que survivent nos communautés en attendant des jours meilleurs. En attendant que se lève l'aurore et que le maître arrive. Il nous arrive parfois de penser non seulement l'Église ainsi, mais aussi notre rapport au monde : allons-nous laisser pièce par pièce le même monde que celui qui nous a été confié ? Certainement pas, bien sûr. Mais alors agissons-nous par peur, peur parfois légitime d'ailleurs, ou par espérance, comme des serviteurs à qui il a été donné de devenir eux-mêmes créateurs ?

Cette parabole que beaucoup d'entre vous connaissent, nous trouve, nous aussi, avec nos préoccupations du moment, avec nos peurs. Et elle nous invite à ce pas de côté, à entendre, au cœur de nos préoccupations, qu'il ne s'agit pas de se replier pour sauvegarder les fonctionnements auxquels nous tenions, mais de risquer, d'oser l'ouverture à des possibilités nouvelles qui se présentent à nous, sur notre route, au nom de cette confiance déposée en chacun.

De ne pas attendre craintif pour ce qui nous a été transmis, mais d'entrer dans la confiance qui permet d'accueillir l'espérance comme une grâce dans l'instant.

Car le trésor est bien plus abondant qu'il n'y paraît. Nous croyons devoir sauvegarder un maigre talent, mais derrière lui, derrière chacun des talents, se trouve bien plus encore : c'est un innombrable de confiance qui ouvre des possibles pour demain, un incalculable d'espérance pour lesquels nous n'avons pas à craindre.

D'ailleurs ce ne sont pas de petites sommes pour tester la valeur de ces serviteurs qui sont confiées, mais bien toute une fortune offerte. Un talent équivaut à 6000 deniers, c'est à dire sans doute quelque chose comme 50 000 euros si tant est que nous puissions faire des équivalences pour nous représenter ce que cela induit dans cette histoire. Une abondance donnée pour fructifier, pour grandir d'être déposée ailleurs.

Les verbes grecs utilisés ici sont clair, didomi, donner, et lambano, recevoir. Rien qui indiquerait au contraire de la part du maître un prêt temporaire ou un devoir soumis à réclamation ultérieure. Nous traduisons généralement le v. 19 par « le maître leur fait rendre compte ». Mais l'expression est connoté négativement aujourd'hui, comme quand on « règle les comptes ». Or littéralement c'est « il vient pour prendre parole avec eux » ; nous pourrions dire « il vient et leur donne l'occasion de partager avec lui ce qu'ils ont vécu à partir de ce

don ». Et partager ce que nous avons éprouvé, vécu, à partir de ce qui nous a été de recevoir, c'est bien souvent notre prière... de louange, de joie.

Aucune consigne, aucun ordre, aucune perspective de « règlement de compte » au sens d'une rétribution donc. Celui qui donne confie à chacun selon ses capacités, c'est à dire à partir d'un lien intime qui permet de connaître l'autre dans ce qu'est, peut-être aussi comme un parent ou un ami attentif. L'important n'est pas la quantité de ce que chacun reçoit mais le fait que c'est pleinement offert et que cela surabonde même pour ce troisième serviteur qui se voit confier un seul talent. Mais qui l'enfouit par peur de ce maître qu'il juge redoutable... Erreur de jugement ? Ou peut-être plus fondamentalement signe que, parfois, il arrive que quelque chose entrave notre possibilité à recevoir... Et pourtant, c'est tout de même donné.

Car quoi qu'il en fasse, cette possibilité lui est confiée, nous est toujours confiée, à tous et encore aujourd'hui, elle est et demeure une ouverture vers l'espérance qui offre de prendre sa vie en main, de devenir responsable, à partir d'une confiance déposée en soi, quoi que nous vivions. En cela, le maître leur fait un cadeau bien plus grand encore que des talents à conserver.

Le maître fait ce cadeau puis s'en va (v. 15). Il ne fait pas semblant de partir, tout en gardant le pouvoir de loin, il s'en va. Et d'ailleurs, détail récurrent dans les Évangiles et très significatif, il ne revient pas, il arrive, il vient ! Au fond, il ne cesse jamais de venir dans nos vies et ce qui est donné ne cesse jamais d'être donné pour nos vies ! Et c'est dans cette confiance que l'Évangile et avec lui l'Espérance ne cessent de venir, c'est dans cette confiance que nous sommes rendus libres, bien au-delà de toutes les contraintes factuelles et nécessaires.

Le serviteur qui a peur est celui qui pense déjà qu'il lui faudra rendre ce qui lui a été donné... pour lui il n'y a aucune gratuité dans ce geste, mais le poids d'un devoir qu'on craint de ne pas remplir suffisamment bien, sous le regard d'un juge sévère et sans pitié. « J'avais peur de toi, je suis allé cacher ton talent, prends ce qui est à toi ». De quoi penser notre rapport au Royaume. Cette parabole nous invite à nous décaler de nos représentation d'un dieu juge. Notre Dieu n'est pas un Dieu qui charge mais qui libère. Les juifs parlent du Tsimtoun pour évoquer le retrait de Dieu qui laisse un espace à sa création. Création à poursuivre ! Notre Dieu n'est donc pas un dieu qui asservit, mais qui invite à poursuivre l'œuvre de création. Et d'imagination créatrice, nous en avons besoin aujourd'hui, pour que fructifie ce qui est là, ce qui nous est confié, aujourd'hui encore où la fragilité du monde, la nôtre, nous semble accrue.

Ce troisième serviteur est le seul qui dit « savoir » qui est le maître. Et en l'occurrence, un maître « dur et sans

justice », avec lequel il n'a pas vécu ce don comme tel mais comme un devoir puisqu'il l'a caché avec la seule attente de le lui rendre. Enfermé dans la peur et le jugement, enfermé dans des images effrayantes de ce Dieu qu'il s'est représenté sous cette figure redoutable, c'est déjà dans les grincements de dents et les ténèbres qu'il vit. « On a le Dieu de sa foi » disait Luther, et se cramponner à cette image de jugement, c'est pour ce serviteur la faire fonctionner ainsi dans sa propre existence. À la différence des deux premiers, il ne pense pas avoir reçu quelque chose d'autre qu'un devoir.

Enterrer un talent, parce qu'on se dit que ça ne nous concerne pas, qu'au fond ce n'est pas vraiment à nous et vivement qu'il soit rendu sans encombre, le mettre dans la terre par peur ou sous le tapis, c'est aussi confiner en soi toutes les possibilités nouvelles. Confiner l'Espérance en somme ! Mais si la peur nous pétrifie, la confiance nous met en mouvement, nouvellement, possiblement à chaque instant. « C'est à toi, maintenant, pour toujours, à toi d'en vivre », nous dit Celui qui ne cesse de venir.

Le Dieu qui nous appelle à la vie, à travers ce texte, ne nous écrase pas sous le devoir mais permet à chacun de tracer un chemin de responsabilité pour sa vie. Rien à rendre, mais tant à construire, à déployer. Rien à garder jalousement, mais tant à voir fructifier, à partager. C'est un espace de liberté qui nous est offert, un espace où la Parole donnée conduit à poursuivre l'œuvre de création.

Le maître est parti en voyage, mais l'histoire ne s'arrête pas là. Parce que ce qui est confié l'est réellement, comme un trésor qui ne cesse de se vivre, ce don étant toujours occasion de sortir des filets de nos peurs, de nos étroitesse, de nos certitudes protectrices et de tout ce qui nous referme sur nous-mêmes.

Il y a tant à faire, oui, aujourd'hui comme hier et encore demain. Et chaque jour différemment. Notre Église en est un lieu, offert à tous pour y entendre l'Évangile, invitation à aller vers dehors pour vivre de cette confiance qui rend libre de prendre part à ce qui ouvre à l'Espérance.

Au fond, d'avoir reçu cette confiance cela fait de nous des femmes et des hommes libres, et ça nous met debout en humains responsables au milieu du monde. Cela évoque ce que Bonhoeffer appelait « la grâce qui coûte », cette grâce qui nous fait sortir de nos recroquevillements. Qui nous fait aller à la rencontre de l'autre, d'une façon ou d'une autre, même avec les contraintes qui sont les nôtres aujourd'hui. Vrai trésor, confié à tous, donné en abondance. Confiance qui nous ouvre un chemin de vie. Amen.

Pasteur Violaine Moné

15 novembre 2020, Lédignan